

## La fête postmoderne du couple contemporain

Daniel Marchildon

Numéro 80, janvier 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/42332ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

### ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Marchildon, D. (1995). La fête postmoderne du couple contemporain. *Liaison*, (80), 30–31.

## La fête postmoderne du couple contemporain

Mathilde ouvre les yeux tranquillement. Les chiffres de son radio-réveil dansent devant ses yeux. 6 h 30.

Elle bondit du lit pour se précipiter vers la fenêtre. Elle tire brusquement le rideau et sourit en découvrant une belle journée claire.

«Ça sera une journée splendide pour la cérémonie, se dit-elle. Mon époux sera content.»



— T'as pas oublié la cérémonie de Mathilde et de David cet après-midi ?

La voix crispante d'Émilie s'insinue depuis la cuisine dans l'oreille de Harold. Il se détourne de l'écran de l'ordinateur où défilent les derniers chiffres de la bourse.

— Pour deux heures, oui, oui, répond distraitement Harold qui essaye de se décider sur un achat d'actions.

Émilie arrive, son «cartable d'invitations de noce» sous le bras gauche et le carton d'invitation de David et de Mathilde dans la main droite.

— Je ne sais pas quoi faire avec la carte de David et Mathilde, déclare-t-elle en montrant l'objet inclassable à Harold. Il me semble que je devrais la ranger avec les autres, mais à bien y penser, ce n'est pas vraiment une cérémonie comme les autres.

— Peut-être que tu devrais ouvrir un cartable spécial, propose Harold en espérant que sa suggestion lui procurera la paix.

— Ah ! bien, ce n'est pas une mauvaise idée, reconnaît Émilie.

Harold masque à peine son soulagement en voyant Émilie se tourner pour partir. Mais elle fait soudainement volte-face :

— En passant, mon amie Claire au bureau nous a invités à la manif pour le désarmement mondial cet après-midi. Mais,

puisque nous avons déjà un engagement, je lui ai dit qu'on ferait un don au mouvement. Combien veux-tu donner ?

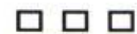
Les yeux toujours rivés sur l'écran cathodique, Harold réfléchit : « Vingt dollars pour un peu de paix, c'est pas trop. »

— Fais-lui un chèque de vingt dollars. N'oublie pas de demander le reçu pour fins d'impôt.

Émilie le laisse et il peut enfin se concentrer. Peu après, il s'exclame : « J'ai trouvé. La société Viking. Fabrication d'armes légères, de mines et de munitions. De nombreux contrats avec la Défense nationale... Somme toute, une bonne fiche et un marché en pleine expansion. Un petit coup de fil et on se ramasse quatre cents actions.

— T'avais bien dit vingt dollars ? revient la voix d'Émilie depuis la cuisine.

— Oui, ma colombe, répond Harold en soupirant.



— C'est parfait, s'exclame Louise, c'est justement ce qu'il nous faut.

Cédric, son compagnon, acquiesce d'un signe de la tête. Il passe une main sur le grain du bois de la première petite table et la promène ensuite sur la surface de la seconde. Il apprécie le lustre des deux meubles que rehausse la lumière du jour filtrée par la vitrine de l'antiquaire.

— On donnera la véritable pièce d'époque à David et la reproduction à Mathilde, poursuit Louise, ravie d'avoir trouvé des cadeaux convenables.

— On ferait mieux de les identifier immédiatement si on veut pouvoir les distinguer plus tard, ajoute Cédric. La reproduction est parfaite. Le bois est enduit d'un chimique pour qu'il ait l'air vieilli de deux cents ans ! On a même ajouté des coches et des égratignures pour lui donner l'aspect d'un meuble usagé. C'est une antiquité flambant neuve !

— Et elle coûte le même prix que l'objet rare, précise Louise. Nos amis ne pourront pas nous accuser d'avoir favorisé l'un des mariés plus que l'autre.

Le couple heureux passe à la caisse. Cédric sort son carnet de chèques. Mais le préposé lui indique poliment que la maison n'accepte que l'argent comptant ou les cartes de crédit. Un peu gêné, Cédric retire alors une carte en plastique de son portefeuille et la tend au préposé. Celui-ci effectue la vérification de la carte et, un instant plus tard, déclare :

— On ne veut pas autoriser la transaction. Monsieur a peut-être excédé sa limite de crédit.

— Merde ! s'exclame Louise. Pas encore. Il va falloir trouver un guichet automatique.

Embarassé, Cédric murmure : « Non, ça ne sert à rien. C'est la fin du mois. Il a fallu que je vide les comptes pour faire des placements. On anticipe une baisse des intérêts la semaine prochaine. Lundi matin je pourrai effectuer un transfert de notre réserve de voyages, mais d'ici ce temps-là... »

Louise reste interloquée.

— Tu ne veux pas me dire qu'on n'a pas d'argent ? Avec nos deux salaires on gagne plus de cent vingt-cinq mille dollars par année et on n'a pas quelques centaines de dollars pour acheter un cadeau !

— Essaie de comprendre, Louise. Si on n'investit pas jusqu'au dernier sou on est perdant. Il y a nos RÉER, les certificats d'épargne et tous nos autres placements. On travaille pour préparer la retraite.

Bien que peu convaincue, Louise finit par se résigner : « Espérons que Mathilde et David ne seront pas vexés de recevoir leur cadeau en différé et qu'ils vont servir de quoi à manger à la réception. Nous n'avons plus rien à la maison à nous mettre sous la dent... »



Un homme vêtu impeccablement s'avance au micro et réclame le silence. Le calme s'installe dans la salle où s'entassent une centaine de parents et d'amis de Mathilde et David.

— Bonjour, je suis maître Gareau et je représente la mariée. À ma droite, il y a mon collègue, maître Leduc, qui représente le marié. Si vous voulez bien, nous sommes prêts à commencer.

L'avocat retire des documents de sa serviette et passe des lunettes de lecture sur son nez.

— Chers invités, avant la lecture et la signature des actes formels, le couple vous demanderait de vous diviser en deux groupes. Les gens qui prennent le parti du mari sont priés de se ranger du côté droit de la salle et ceux et celles qui appuient l'épouse peuvent aller du côté gauche. Cette mesure nous permettra d'établir la répartition équitable des coûts de la cérémonie entre les deux parties.

David tire sur sa cravate et, avec son avocat, se rend du côté droit, tandis que Mathilde, vêtue d'un ensemble noir et blanc, prend sa place du côté opposé. Les gens dans la salle restent hébétés. Pendant un long moment, ils s'interrogent les uns les autres du regard. Finalement, quelques-uns esquissent un mouvement, certains du côté droit, certains du côté gauche. Mais alors des voix se font entendre ici et là dans la salle. D'abord très basses, elles deviennent de plus en plus fortes.

— Non ! tu n'iras pas du côté de David.

— C'est plus sa faute à elle qu'à lui !

— On ne peut pas rester neutres, il faut se décider.

Bientôt on n'entend plus que la clameur des couples qui se disputent. La voix criarde d'Émilie s'élève pendant une brève seconde au-dessus du tumulte.

— Divorçons-nous alors !

Maître Gareau retourne au micro. Mais ses appels au calme tombent sur des oreilles sourdes. En désespoir de cause, David fait signe à Mathilde qui le rejoint d'un pas empressé.

— Je te l'avais bien dit qu'un divorce ne se fête pas en groupe ! Signons l'acte et finissons-en, lui propose-t-il.

Mathilde hoche la tête.

— Pourtant, ce matin il faisait si beau, dit-elle en acceptant le stylo de David pour ensuite sceller le divorce de sa signature.